

LES ETUDES ECCLESIASTIQUES EN FRANCE AUX XVIIIe ET XIXe SIECLES (Philosophie et Théologie)*

JEAN DE VIGUERIE

Vous célébrez aujourd'hui Saint-Thomas d'Aquin. Vous avez bien voulu m'associer à cette fête. J'en suis honoré. J'en suis heureux. Ayant étudié autrefois la philosophie thomiste sous l'un des meilleurs maîtres français contemporain¹, je dois beaucoup au Docteur Angélique: il a toujours été mon guide. Participant ici à l'hommage que vous lui rendez, il me semble lui délivrer le juste tribut de ma reconnaissance.

L'histoire de la formation intellectuelle du clergé français est le sujet de cette conférence. C'est un sujet «analogue», comme on disait autrefois, à la fête que vous célébrez. Car il s'agit de montrer comment, pendant deux siècles, l'intelligence des futurs prêtres a été exercée, quelle philosophie et quelle théologie leur ont été enseignées, quelles ont été les conséquences de l'abandon de la scolastique et de l'oubli du thomisme.

S'il veut observer l'esprit du réalisme thomiste, l'historien doit considérer la nature de l'objet de ses études. S'il étudie la formation du clergé, il ne doit pas se contenter de recenser les séminaires, leurs professeurs et leurs séminaristes. Car un séminaire est une école, et pas seulement une école de piété, mais aussi un «studium», c'est-à-dire un ensemble de cours, de leçons, de manuels, d'auteurs, d'examens. L'historien doit travailler à reconstituer cet ensemble. Il doit ensuite lire attentivement tous ces écrits et ouvrages, puis les analyser, afin de dégager les idées dominantes. C'est un travail très ardu, qui demande beaucoup de courage et de persévérance, ainsi qu'une solide culture philosophique et théologique. Ce n'est pas un travail inutile. Le séminaire —come l'Université— est le creuset où se distillent les idées. A travers l'enseignement du séminaire, les idées passent dans la tête des futurs prêtres, des futurs évêques, des futurs papes. C'est donc là qu'il

* Conférence donnée à la Faculté de Théologie de l'Université de Navarre, le 29 janvier 1985, pour la fête de Saint Thomas d'Aquin.

1. Louis JUGNET (1913-1973).

faut aller voir. Si l'on se donnait la peine de l'étudier, l'enseignement dispensé dans les séminaires fournirait l'explication de bien des révolutions intellectuelles, de bien des crises. Par exemple, pour bien comprendre la dérive intellectuelle du clergé français depuis 1950, il conviendrait de savoir exactement ce qui a été enseigné dans les séminaires français à partir de l'année 1926 qui fut celle de la crise de l'Action Française et du changement d'un grand nombre de professeurs.

La substance de l'enseignement est donc notre propos. Seulement, il ne s'agit pas du vingtième siècle, encore trop difficile à saisir, à cause du peu de distance qui nous en sépare, mais des deux siècles qui le précèdent et, plus exactement, des deux cents années qui s'étendent entre 1680, début de la crise de la conscience européenne et 1879, date de l'Encyclique «Aeterni Patris».

Au dix-huitième siècle, le clergé paroissial est formé dans les collèges classiques, puis dans les petits et grands séminaires et dans les facultés de théologie des vingt et une universités du Royaume. Au collège ou au petit séminaire, les futurs prêtres ont étudié la philosophie pendant deux ans, la première année pour la logique et la physique et la seconde la morale et la métaphysique. Sauf celui de Saint-Sulpice, les grands séminaires ne font que la théologie. S'il y a une université dans la ville, les séminaristes ont la possibilité de suivre également, s'ils le désirent, les cours de théologie de la Faculté, qui sont quelquefois d'un niveau plus élevé que ceux du séminaire. Nous avons donc un ensemble d'institutions qui fonctionnent bien². Le clergé séculier français brille par sa science. On peut même dire qu'il n'a jamais été aussi savant qu'à cette époque. Un bon nombre de curés de campagne sont gradués. Dans le diocèse de Périgueux, un tiers des curés du dix-huitième siècle sont docteurs en théologie. Le clergé régulier vaut le séculier. Tous les grands ordres ont leurs monastères d'études et forment eux-mêmes leurs sujets.

Reste à savoir quelle est la valeur de cette formation et de quel savoir elle est faite, de quelle philosophie et de quelle théologie.

La philosophie dominante est celle de Descartes. Entre 1680 et 1715, toutes les congrégations enseignantes se sont converties au cartésianisme, les oratoriens d'abord, les jésuites ensuite, les doctrinaires en dernier³. En 1690, le P. Gabriel Daniel, jésuite, écrivait: «On n'im-

2. Sur les séminaires français d'Ancien Régime, l'ouvrage fondamental est A. DEGERT, *Histoire des séminaires français*, Paris, 1912, 2 volumes.

3. Nous avons étudié dans notre thèse l'histoire de cette conversion (J. de VIGUERIE, *Une oeuvre d'éducation sous l'Ancien Régime. Les Pères de la Doctrine Chrétienne en France et en Italie 1592-1792*, Paris, 1976). p. 533-564.

prime quasi plus de Cours de philosophie selon la méthode de l'école et presque tous les ouvrages de cette espèce qui paraissent maintenant en France, sont des traités de Physique, qui supposent les principes de la nouvelle philosophie... La Philosophie des classes a changé de face»⁴.

Cette conversion au cartésianisme est un fait généralement ignoré des historiens ou passé sous silence. Pourtant toute la pensée du dix-huitième siècle en a été marquée. Si l'on regarde l'influence exercée, le siècle de Descartes n'est pas le dix-septième, mais le dix-huitième. La domination de Descartes se fait sentir en particulier sur les classes de philosophie, et cela jusqu'en 1760 au moins. Les trois manuels de philosophie les plus répandus entre 1750 et 1789 dans les collèges et dans les séminaires, celui du Recteur Cochet, celui de Rivard et celui de l'oratorien Valla, appelé «Philosophie de Lyon» parce que recommandé par l'archevêque de Lyon⁵, sont tous les trois cartésiens, sans la moindre nuance. *La Philosophie de Lyon* ignore même le plus souvent les thèses des scolastiques. A propos de l'origine des idées, le seul système qu'elle accepte de présenter avec celui de Descartes est celui de Locke. La thèse de Locke réfutée, elle propose et démontre la thèse cartésienne: «Dantur ideae innatae». Or presque tous les futurs prêtres passés dans les séminaires à cette époque ont appris la philosophie dans ces manuels. Tous ou presque tous les prêtres français de la fin de l'Ancien Régime et de la période révolutionnaire et impériale sont imbus de cartésianisme.

Regardons maintenant les études théologiques.

Une première observation s'impose. La France, au dix-huitième siècle, n'a pas de commentateurs de Saint-Thomas. Les deux derniers commentateurs français, tous deux dominicains, le P. Gonet et le P. Massoulié, sont morts, le premier en 1681 et le second en 1706⁶. La diffusion à partir de 1700 environ de la méthode dite «positive» n'est pas non plus une circonstance favorable au progrès des études scolastiques.

Pendant les grands manuels lus dans les séminaires jusque vers 1770, la *Théologie de Poitiers* (1706)⁷, celle de Tournely⁸ et celle de

4. *Voyage du monde de M. Descartes*, Paris, 1690, III^e partie, p. 267.

5. *Institutiones Philosophicae*, Lyon, 1782, 5 volumes, in 12.

6. Sur cinq cents Théologiens commentateurs de Saint-Thomas morts entre 1660 et 1740, trente seulement sont français (d'après Hurter, *Nomenclator litterarius theologiae catholicae* 1903-1913).

7. *Compendiosae institutiones theologicae*, Poitiers, 4 volumes in 12, 1708-1709. L'auteur en serait Mgr de la Poype de Vertrieu, évêque de Poitiers.

8. En plusieurs traités formant 16 volumes publiés entre 1725 et 1730.

Collet (1754)⁹ recourent ordinairement aux preuves thomistes. Les Lazaristes, qui dirigent la moitié des séminaires français, sont formés, au moins au début du siècle, selon le meilleur thomisme. M. Bonnet, Général de la Congrégation prescrit aux jeunes professeurs de lire Saint-Thomas:

«... un jeune régent doit avoir à sa chambre l'auteur entier qu'il enseigne afin de pouvoir consulter les endroits auxquels il renvoie assez souvent; il doit y joindre Saint-Thomas qu'il doit considérer comme le plus grand théologien et le plus universellement dans l'Eglise approuvé; il s'attachera à lire sa Somme avec toute l'application dont il est capable»¹⁰.

Les jeunes régents sont-ils obéissants? Le seul moyen de vérifier serait de lire les cours manuscrits dictés dans les séminaires. Nous avons examiné le cours dicté au séminaire de Lavaur en 1723¹¹. Cet établissement, il est vrai, est tenu par les Doctrinaires et non par les Lazaristes, mais les deux instituts se ressemblent beaucoup. Or ce régent de Lavaur, très imprégné de théologie positive, n'utilise pratiquement jamais la démonstration thomiste. Prenons par exemple, dans le «De Eucharistia», le chapitre II qui traite de la transsubstantiation. Nous savons qu'il y a sur ce point essentiel du dogme catholique une démonstration indispensable de Saint-Thomas. Le Docteur Angélique explique en effet que la conversion de toute la substance du pain au Corps du Christ et de toute la substance du vin à son Précieux Sang est nécessaire pour rendre compte de la Présence Réelle, et que, si le Corps glorieux du Christ ne cesse pas d'être au ciel et n'est pas sujet de changement, il ne peut devenir réellement présent dans l'Eucharistie que par le changement de la substance du pain et du vin en Lui. Or cette démonstration indispensable est passée sous silence¹².

Il faudrait savoir si ce genre de cours est très répandu ou s'il est une exception. Pour avoir une idée complète des études théologiques dans les premières décennies du siècle, il ne faudrait pas se contenter des cours, mais on devrait lire également les conférences ecclésiastiques manuscrites ou imprimées. Cet enseignement destiné à la «formation permanente» des curés était souvent d'excellente qualité et même,

9. *Institutiones theologicae quas e tournelyanis praelectionibus ad usum seminariorum contraxit Petrus Collet*, 2. vol., Paris, 1754.

10. Cité par R. DARRICAU, «A propos du IV^e Centenaire du Décret «Cum adolescentium aetas». La formation des professeurs de Séminaires au début du XVIII^e siècle», *Divus Thomas*, 1964, fasc. 1, p. 68.

11. «De Sacramento Eucharistiae», manuscrit, collection personnelle, 242 pages.

12. *Disputatio quarta «De Eucharistia» Sectio prima* pages 122 et suiv. «De modo quo Christus sit praesens in Eucharistia». Nous nous référons à la *Somme théologique*, q. LXXV, a. 2.

dans certains diocèses, celui d'Angers, par exemple, s'inspirait de la meilleure doctrine thomiste¹³.

La chute des études se produit dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. C'est un fait incontestable. Nous ne savons pas où et quand le déclin s'est amorcé, mais la lecture des manuels en usage dans les séminaires à la veille de la Révolution permet de constater la rapidité de la dégradation et d'en mesurer la gravité. Prenons le manuel le plus répandu, la *Théologia dogmatica et moralis* de Bailly¹⁴. Nous nous trouvons devant une théologie inanimée et desséchée. Le raisonnement n'y tient qu'une petite place. Le «magister dixit» est l'argument principal, et le magister, c'est Descartes. Un tel ouvrage donne une bien pauvre idée de la formation intellectuelle des prêtres français et de leur capacité de résistance à l'esprit des Lumières et de la Révolution.

En 1801, au moment où finit la persécution, après le passage de la tourmente révolutionnaire, la misère des études ecclésiastiques est effroyable. Il n'y a plus de collèges congréganistes, il n'y a plus d'universités, il n'y a plus de monastères, plus de bibliothèques. Tout a disparu, tout a été supprimé entre 1789 et 1792. Les institutions ont été dissoutes, les bâtiments vendus ou rasés, les livres et les manuscrits dispersés ou brûlés. Seuls ont réussi à subsister vaille que vaille quelques séminaires constitutionnels. La Révolution a anéanti presque tout le système de l'enseignement ecclésiastique et presque tous les moyens d'étudier. Les invasions barbares n'avaient pas causé plus de dévastations. Dans ce domaine comme dans bien d'autres, le retard ainsi accumulé est considérable. Il faudra plus d'un demi-siècle pour le combler. Pendant plusieurs décennies, le clergé français sera insuffisamment formé:

«Il n'est que trop véritable, écrit en 1836 un directeur du séminaire Saint-Sulpice, que le nouveau clergé est moins versé que l'ancien dans les sciences divines et humaines, et c'est une des causes pour lesquelles nous autres vieux prêtres, qui avons connu l'ancien temple nous pleurons dans le nouveau».

La pauvreté de ce nouveau clergé l'expose à la risée de ceux-là mêmes qui sont responsables de son infortune:

13. *Les Conférences ecclésiastiques d'Angers sur les contrats et sur la restitution*, par M. BABIN, Doyen de la Faculté de Théologie, Angers, 1738.

14. *Theologia Dogmatica et moralis ad usum seminariorum auctore Ludovico Bailly. Nova editio accuratius emendata et aucta Dissertatione de Miraculis, Lugduni-Parisiis*, 1824, 8 vol. in 12. La première édition date de 1789. Louis Bailly (1730-1808) avait été avant la Révolution chanoine de Dijon et avait enseigné la théologie dans cette ville.

«Après avoir dépeuplé le sanctuaire, continue notre directeur, démoli à grands coups de hache révolutionnaire les écoles savantes de l'Eglise, et fermé devant elle, les sources de la science, l'impiété ne craint pas de dire avec insulte à la religion, cette veuve qu'elle a désolée, privée de ses enfants, dépouillée de tous ses biens de science et de fortune: Voyez comme votre famille est pauvre, ignorante, déconsidérée...»¹⁵.

Sous l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet, les établissements qui forment les futurs prêtres sont les petits séminaires (appellation des collèges congréganistes reconstitués), les grands séminaires et les Facultés de Théologie créées avec l'Université impériale en 1808. Cependant les leçons données dans ces différentes écoles n'atteignent que rarement un niveau supérieur. Les Facultés de théologie sont languissantes. L'histoire de celle de Toulouse est exemplaire. Elle est fondée en 1810, mais il faut attendre trois ans pour lui trouver les cinq professeurs indispensables. On nomme doyen et professeur de dogme un certain Pijon, professeur de «morale évangélique» (sic), un certain Laroque, professeur d'histoire ecclésiastique, un abbé Jamme, et la philosophie échoit à un certain Prevost. Ce serait peu de dire que ni les uns ni les autres ne conquièrent un nom dans les sciences sacrées. Quant à leur doctrine, ce qu'on en sait de plus certain, c'est qu'ils étaient légitimistes. En 1830, mis en demeure de prêter serment au gouvernement de Louis-Philippe, ils refusèrent tous à l'exception de l'abbé Jamme que la pratique de l'histoire ecclésiastique avait sans doute rendu plus indifférent aux changements de régime. Pour conclure avec Mgr. Batiffol, son historien:

«Cette Faculté qui n'avait jamais eu d'étudiants à elle, se trouva n'avoir plus même de professeur»¹⁶.

Sous la Monarchie de Juillet, des tentatives sont faites, pour créer un haut enseignement ecclésiastique indépendant. Ce sont principalement l'école des «hautes études ecclésiastiques» ouverte à Molsheim en Alsace par l'Abbé Bautain, et transportée à Juilly en 1841, et «l'école supérieure ecclésiastique», inaugurée à Paris, en 1845, dans l'ancien couvent des Carmes, et qui est destinée à former des écrivains et des prédicateurs ecclésiastiques et à préparer les jeunes prêtres aux

15. *Défense de la méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques*, par M. BOYER, Directeur au Séminaire Saint-Sulpice, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1836, 118 pages, Avertissement.

16. Discours de Mgr. BATTIFOL, Recteur de l'Institut Catholique de Toulouse à l'occasion du Jubilé de cet Institut, *Bulletin de littérature ecclésiastique*, n. 9, novembre 1902, page XXXIII.

diplômes de l'Université¹⁷. Le groupe d'amis rassemblé par Lamennais à la Chesnaie à partir de 1828 et celui des disciples de l'abbé Bautain procurent à la science ecclésiastique renaissante quelques esprits brillants, mais dont l'enseignement devient vite suspect aux congrégations de l'Index et du Saint-Office. Bautain qui est considéré comme la lumière du Clergé français, professe une doctrine fidéiste. Il a sur la société des idées proches de celles de Lamennais, confondant Evangile et Révolution, christianisme et libération politique¹⁸.

Si nous ouvrons maintenant les livres et les cahiers de philosophie des séminaristes de cette époque, nous voyons qu'ils ressemblent beaucoup à ceux d'avant la Révolution. La *Philosophie de Lyon* fait toujours la loi. Elle est le manuel le plus répandu dans les séminaires¹⁹. Entre 1816 et 1842, les séminaristes de Bourges n'en connaissent pas d'autre²⁰. Les manuels nouveaux sont de la même eau. Les *Institutiones philosophicae* de Bouvier mélangent cartésianisme et mauvaise scolastique²¹. Les *Institutiones philosophicae theoreticae* de François de Rothenflue valent peut-être un peu mieux²²: l'ontologie en est tho-

17. Alfred BAUDRILLART, *L'enseignement catholique dans la France contemporaine*, Paris, 1950, 704 p. pages, 33 et. suiv.

18. Voir en particulier son *Manuel de philosophie morale*, Paris, 1866, 440 p. on y relève plusieurs propositions qui préfigurent l'actuelle théologie de la libération, par exemple celle-ci (p.331) : «Le christianisme est éminemment favorable à la formation de la nationalité libre. L'Evangile a posé dans le monde le principe de la vraie liberté politique; car l'égalité devant la loi humaine, source et garantie de toutes les libertés civiles, est une conséquence de l'égalité des hommes devant Dieu», et celle-ci (p. 333): Le Christianisme a fait «que le monde moderne au milieu de ses vicissitudes, présente une suite continue de libérations, depuis l'abolition de l'esclavage, l'extinction du servage, les franchises accordées aux communes, l'élévation du tiers-état, la destruction des privilèges, jusqu'à l'interdiction de la traite des noirs et leur émancipation qui est la question du moment. Le principe chrétien de l'égalité devant Dieu et devant la loi a dû germer longtemps dans le terrain inculte de l'Europe, puis se développer graduellement au milieu des peuples barbares, fleurir quand ils ont fleuri et donner ses fruits quand les peuples ont été mûrs. Malheureusement rien de bien ne se fait dans ce monde sans lutte, et l'arbre de la liberté qui est l'arbre de la croix, n'a pu croître qu'arrosé de beaucoup de sang».

19. Evoquant la formation philosophique du clergé français au début du 19^e siècle, Mgr. Baudrillart écrit:

«Toute la philosophie était pour lui renfermée dans un manuel latin, la *Philosophie de Lyon* mélange habilement dosé et somme toute convenable, de cartésianisme et de scolastique». (*L'enseignement catholique dans la France...*) (p. 13).

20. Chistian Dumoulin —*Un séminaire français au 19^e siècle. Le recrutement, la formation, la vie des clercs de Bourges*, Paris, 1978, 443 pages, page 230.

21. *Institutiones Theologicae ad usum seminariorum*, 6 vol. in 12, 1834.

22. ...in usum praelectionum auctore Franc. Rothenflue, S.J. Professori

miste et Descartes y est souvent combattu. Pourtant la doctrine n'en est pas irréprochable. Plusieurs propositions extraites de l'ouvrage seront mises à l'Index.

Malgré tout il n'est pas possible de dire que la philosophie des classes ne se renouvelle pas. Car il y a une grande nouveauté — nombre de professeurs en raffolent — c'est l'ontologisme²³. On sait que l'idée fondamentale du système est la perception immédiate de l'Être absolu, l'intellect pur ayant pour objet le souverain Être. L'ontologisme s'inspire de Malebranche, mais le corps de doctrine a été élaboré au dix-huitième siècle par le Piémontais Gerdil pour se propager ensuite en véritable contagion. Les bons Pères, enthousiasmés, découvrent dans l'ontologisme l'antidote de la scolastique, et la grande philosophie des temps modernes: rien ne pourra l'arrêter.

«Ce que je sais, déclare l'un d'eux, c'est que nous ne pouvons pas plus revenir à certaines idées en France que nous ne reviendrions à la féodalité...»²⁴.

Malgré une sévère mise en garde du Général de la Compagnie (en 1849), l'ontologisme poursuit sa carrière. Il est très répandu vers 1860 et enseigné dans bon nombre de séminaires diocésains. Les Sulpiciens l'ont adopté, le doyen de la Faculté de Théologie de Paris le professe, de même que le supérieur de l'Ecole des Carmes. Il est la philosophie officielle de l'Eglise de France, il est la vérité:

«L'ontologisme est vrai, écrit en 1863, l'abbé Jules Fabre, professeur au séminaire de Montauban. Il est vrai, parce que seul de tous les systèmes philosophiques, il rend compte de la connaissance de Dieu que possède le genre humain. Ni le sensualisme, ni le péripatétisme qui est d'ailleurs une forme de sensualisme, ne peuvent expliquer la présence en nous de l'idée de l'infini»²⁵.

L'ontologisme représente pour le dix-neuvième siècle ce que le cartésianisme avait été pour le dix-huitième siècle, c'est-à-dire une philosophie chrétienne relativement claire et simple et de maniement facile pour les apologistes.

La réaction commence en 1861, date à laquelle le Saint-Office condamne sept propositions ontologistes. Dans les années qui suivent,

Philosophia in Collegio S. Michaelis Friburgi helvetiorum Friburgi, 1842, 4 tomes en 1 volume.

23. *Dictionnaire de Théologie catholique*, article «Ontologisme» et Joseph BURNICHON (S.J.) *La Compagnie de Jésus en France Histoire d'un Siècle 1814-1914*, t. III.

24. P. BON, cité par Burnichon, *op. cit.*, p. 154.

25. Cité dans D.T.C.

plusieurs professeurs de séminaires sont interdits d'enseignement ou obligés de se rétracter. Il n'en reste pas moins qu'une doctrine absolument contraire à la scolastique, ouvrant la voie au rationalisme, à l'éclectisme et au panthéisme, a été enseignée pendant près d'un demi-siècle dans un grand nombre de séminaires.

La situation de la théologie était-elle meilleure? Il est permis d'en douter lorsqu'on sait que le médiocre manuel de Bailly, qui était déjà en usage avant la Révolution, a été celui de la plupart des séminaires, avant d'être mis à l'Index en 1852²⁶. Cependant les manuels ne représentent pas tout l'enseignement. Pour porter une appréciation exacte, il faudrait entreprendre le dépouillement des cours dictés par les professeurs.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est le discrédit total de la pensée scolastique.

«Au seul nom de scholastique, écrit l'abbé Boyer, de prétendus savants et la jeunesse impudente qui les suit, se figurent des compositions informes, bizarres, monstrueuses, à l'égal du Polyphème de la fable»²⁷.

Ce même abbé Boyer, qui enseigne à Saint Sulpice, déplore cette triste situation. Il voudrait bien réhabiliter la scolastique. Il le veut, il s'y emploie, il écrit pour cela tout un livre, et ce livre s'appelle *Défense de la méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques*. Nous y courons, nous l'ouvrons et nous voyons que ce grand défenseur n'en est pas un. Il ne plaide que pour la forme dialectique de l'argumentation. La scolastique n'est rien d'autre pour lui qu'un procédé. Pas un mot dans son livre ni du réalisme, ni de l'hylémorphisme, ni des preuves de l'existence de Dieu. La philosophie ne l'intéresse pas.

Si l'on veut maintenant rechercher les premiers signes d'une restauration, il faut regarder du côté de certains instituts religieux nouvellement fondés. Dès 1830, les Oblats de Marie de Mgr de Mazenod s'efforcent d'enseigner à leurs séminaristes de Marseille la véritable doctrine de Saint-Thomas²⁸. *Le Mémoire de 1836 pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs* est aussi un appel pour la restauration des études thomistes.

26. 7 Décembre 1852 «donec corrigatur» (D.T.C. article «Louis Bailly»).

27. *Défense de la méthode d'enseignement...*, op. cit. supra, page. 17.

28. Y. BEAUDOIN, *Le Grand Séminaire de Marseille (et Scolasticat Oblat) sous la direction des Oblats de Marie Immaculée 1827-1862*, Ottawa, 1966, dactyl 290 p., page 94.

La restauration se fera mais il y faudra beaucoup de temps. Les difficultés seront considérables. On manquera cruellement de maîtres dignes de ce nom. Quand Mgr Pie voudra fonder à Poitiers une faculté de théologie, il sera obligé d'aller chercher en Italie ses philosophes et ses théologiens scolastiques²⁹. Les progrès sont très lents sous le Second Empire. Après le Concile du Vatican³⁰ et la création en 1875 des Facultés Catholiques, ils deviennent plus rapides. La publication en 1879 de l'encyclique «Aeterni Patris» est l'événement déterminant qui accomplit le renouveau.

Les études ecclésiastiques ont donc été en France assez pauvres pendant une longue période de temps qui commence bien avant la Révolution, et qui s'achève bien après elle.

Cela est un fait important. Il conviendrait d'en prendre la mesure exacte, mais aussi d'en évaluer les conséquences.

Il n'est pas possible que le catholicisme n'en ait pas été affecté profondément.

Le plus probable est que chez les clercs, pendant cette période, les études n'ont pas toujours fortifié la foi et que, peut-être, chez certains, elles l'ont affaiblie, quand elles ne l'ont pas détruite. Les esprits qu'elles ont formés n'ont pas été entraînés à manier l'arme de la raison: les philosophes du siècle les ont alors trouvés sans défense. Le mal est ancien. Déjà en 1706, un jésuite plus lucide que ses confrères déploie le caractère trop superficiel des études des jeunes clercs:

«On craint d'approfondir avec eux les matières de la religion; on se contente de leur donner des idées superficielles et d'exiger d'eux un attachement à la foi qu'il faudrait leur persuader»³¹.

Le certain est l'impuissance de l'apologétique à réfuter véritablement la philosophie des Lumières et le rationalisme. Car c'est une apologétique fidéiste qui ne fait que de loin en loin appel à la raison³².

29. BAUNARD, *Histoire du Cardinal Pie, évêque de Poitiers*, vol. 1, page 54.

30. Le premier Concile du Vatican rappelle la nécessité d'utiliser la raison: «... cette même raison éclairée par la foi, si elle cherche attentivement, pieusement et sobrement, obtient par don de Dieu, une certaine et très fructueuse intelligence des mystères tant par leur analogie avec les vérités naturelles que par les liens des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme» (Concile du Vatican, *Denzinger*, 1796).

31. *Mémoires de Trévoux*, juin 1706, p. 895-896.

32. Nous renvoyons ici à notre article «L'Enseignement des Jésuites et les progrès du déisme en France aux dix-septième et dix-huitième siècles» *Permanences* août-septembre 1969, pages 9-25.

Diderot, d'Holbach et les autres «philosophes» ne cessent de répéter que la religion est absurde, parce qu'elle est un défi à la raison. Que répondent à cela précisément les apologistes? Rien ou des inanités. Ils semblent tout ignorer de ces raisons claires et évidentes, sans lesquelles, dit Saint-Thomas, «on ne croirait pas qu'il y a des choses qu'il faut croire»³³. Ils paraissent ne rien savoir de la rigoureuse logique du plan divin. Ils sont incapables de démontrer:

«que le mystère de la Déité est absolument impénétrable et cela non en vertu d'un décret de sa libre volonté qui rendrait son essence invisible à toute créature du monde actuel, mais par une essentielle nécessité»³⁴.

En somme, ils sont incapables, et ce par défaut de véritable formation philosophique, de nier l'absurdité de Dieu. Prenons les plus grands apologistes du dix-huitième siècle, Beaumont, La Luzerne et Le Franc de Pompignan³⁵. A leurs adversaires qui parlent sans cesse raison, ils répondent toujours religion. Ils sont sur un autre terrain. On ne les voit jamais recourir aux cinq preuves traditionnelles de l'existence de Dieu. On ne les voit jamais démontrer que Dieu existe, ni —ce serait encore plus efficace— que Dieu est parfait. Pourquoi? Parce qu'ils confondent la philosophie et la religion. Le Franc de Pompignan va jusqu'à écrire de Socrate «qu'il aurait été philosophe, si on pouvait l'être en dehors de la religion»³⁶. Parce qu'ils confondent la religion et le sentiment. «La prière, écrit La Luzerne, n'est point un art, elle est un sentiment... elle ne demande pas de connaissances, elle ne suppose que la foi»³⁷. C'est oublier purement et simplement que la foi est connaissance, qu'elle est, selon la définition du *Catéchisme Romain* «un assentiment intime de l'esprit» à la «connaissance qu'il a de la vérité éternelle»³⁸.

Ainsi donc, nous voyons bien les conséquences si graves de l'abandon de la philosophie de Saint-Thomas. Les «philosophes» des Lumières, puis les rationalistes du siècle suivant, quand ils n'ont pas nié Dieu, ont fabriqué une sorte de Dieu à leur image, de substance «entièrement intelligible», une «raison divine». Pour discréditer ce déisme, il eut fallu sans doute commencer par réhabiliter Dieu, par le

33. St. THOMAS, *Summa Theol.* IIa IIae, q. I, a. 4, ad. 2.

34. L. LAUDAUD, *Saint-Thomas «guide des études»*, Paris, 1925, note.

35. De le Franc de Pompignan voir en particulier l'Instruction pastorale du 15 avril 1763 «sur la prétendue philosophie des incrédules modernes», dans *Oeuvres complètes*, Migne. DE LA LUZERNE, *Oeuvres complètes*, Migne, 1856, 6 volumes in 4^o.

36. Instruction pastorale du 15 avril 1763, col 43.

37. «Explication des Evangiles des dimanches», *Oeuvres complètes*, t. III, col. 1117.

38. *Catéchisme du Concile de Trente*, édition d'*Itinéraires*, 1969, p. 18.

refaire en quelque sorte, en lui restituant ses perfections, sa transcendance, son inaccessibilité. Néanmoins cela ne se pouvait qu'avec l'aide de la vieille philosophie chrétienne, mais nul n'aperçut la nécessité d'y recourir.

Les conséquences de l'abandon de la philosophie thomiste sont incalculables. C'est un fait non seulement français mais européen et nous suggérons qu'il soit étudié dans sa dimension européenne. Une telle étude ne manquera pas de faire apparaître des différences notables entre les nations et pourra ainsi contribuer à expliquer les destinées diverses du christianisme dans les pays de l'ancienne Chrétienté. On verra en particulier que, si la France a été la première à délaisser la «*philosophia perennis*», l'Italie et l'Allemagne l'ont suivie de très près dans cette voie, et que, par contre, l'Espagne, malgré les infiltrations au dix-huitième siècle de la philosophie des Lumières, est demeurée dans l'ensemble fidèle à l'École et à Saint-Thomas. Si nous devons maintenant continuer cette histoire en évoquant le renouveau de la philosophie chrétienne au dix-neuvième siècle, c'est par l'Espagne qu'il faudrait commencer, puisque c'est de l'Espagne qu'est sorti le premier mouvement néo-scolastique³⁹.

J. DE VIGUERIE
Centre de Recherches
d'histoire Religieuse et d'histoire des Idées
Université d'Angers
ANGERS

39. Voir sur ce sujet *Diccionario de historia eclesiastica de España* dirigido por Quintin Aldea Vaquero... 4 Vol., Madrid, 1973, article «*Escolastica*».